Eléments

EN FINIR AVEC « LE RACISME » ?

Le *Dictionnaire historique et critique du racisme* publié sous la direction de Pierre-André Taguieff est un monument. Un monument d'intelligence et d'érudition, en même temps qu'un travail qu'on peut considérer comme à peu près définitif sur la question. C'est aussi un volume de plus de 2000 pages imprimées en très petits caractères, qui requiert donc un sérieux effort de lecture. Les plus de 500 notices rédigées par 250 auteurs sont évidemment de valeur inégale, comme c'est la règle dans ce genre de publications. Certaines peuvent être critiquées (pour ne donner qu'un exemple, ce n'est certainement pas en raison de ses compétences ou de son objectivité que l'entrée « Carl Schmitt » a été confiée à Yves Charles Zarka !). Le titre est en outre trop restrictif, car les sujets abordés débordent très largement le « racisme » et l'« antiracisme » ou ne s'y rattachent que de manière indirecte, comme en témoignent des entrées comme « Esotérisme », « Evolution », « Républicanisme », « Obama », « Arendt », « Aliénation », « Populisme », « Jazz », « Bouc émissaire », « Violence », « Typologie », « Maurras », « Aristote », « Sexisme », etc.[1]

Quoi qu'il en soit, on pouvait s'attendre à ce que la publication de pareille somme ouvre un vaste débat. Il n'en a rien été. Le volume de l'ouvrage et la paresse de journalistes qui n'ont plus le temps de lire ne sont sans doute pas les seules raisons de ce relatif silence. Le refus de son maître d'œuvre de céder aux sirènes du manichéisme ambiant contribue certainement à l'expliquer. Pierre-André Taguieff est bien entendu un adversaire du racisme, mais il n'est pas dupe non plus de certaines professions de foi « antiracistes ». Il sait qu'« il en va de la société sans préjugés raciaux ni discriminations raciales comme de la société sans classes ou de la cité parfaite : une utopie susceptible de stimuler autant que d'endormir les esprits ». Il observe que les explications données du « racisme » sont en général « lacunaires, réductrices ou simplistes ». Il montre la naïveté de l'attitude consistant à condamner le racisme en s'appuyant sur la science, ce qui donne à penser que le racisme serait justifié si la science (dont les conclusions sont toujours provisoires) disait le contraire – ce qu'elle a d'ailleurs longtemps paru faire dans le passé. Bref, comme dans ses livres précédents, il opère une critique en profondeur à la fois du racisme (ou des racismes) et de l'antiracisme (ou des antiracismes). Conscient du flou que certains entretiennent volontairement autour de ces notions, il s'efforce de le dissiper – car ce qui est en jeu, c'est le sens des mots.

D'emblée, Taguieff constate que le « racisme » est devenu un « passe-partout idéologique », un « mot vide apte à rentrer dans des formules creuses » dont « la pensée antiraciste est malheureusement tissée ». Le terme de racisme, écrit-il, est un terme « hautement problématique », dont « la signification demeure discutée et l'extension

indéterminée », alors même que « la présomption d'unité du racisme, ou d'unité en dernière instances de tous les racismes, constitue le principe premier de l'antiracisme ».

Cette indétermination ne résulte pas « simplement d'usages peu rigoureux du terme, d'un flottement de ses significations dans le discours ordinaire ou d'une perte de sens due à des emplois strictement polémiques ». Il s'agit, plus fondamentalement, de la possibilité même de constituer le « racisme » en objet de connaissance. Tâche d'autant plus redoutable que l'on a pris l'habitude de considérer comme « raciste » n'importe quelle forme de stigmatisation, d'exclusion, de discrimination, d'intolérance, etc., ce qui n'a pas manqué de susciter une inflation d'expressions polémiques (« racisme social », « racisme sexuel », « racisme de classe », etc.) qui ont fini par vider le mot de toute signification précise au moment même où l'on cherchait à en faire un principe explicatif omniprésent. Or, écrit Taguieff, « croire qu'en étiquetant comme "raciste" une quelconque interaction sociale on avance dans sa connaisssance, cela relève de l'illusion […] "Le racisme" n'explique rien : il est bien plutôt à expliquer ».

Il s'agissait donc d'éclairer le sujet. Le problème est que pour éclairer, il faut enquêter, étudier, multiplier les questionnements et qu'à l'arrivée, si l'on en sait certes beaucoup plus, on n'y voit pas nécessairement beaucoup plus clair ! A force de voir, au fil des pages, le racisme et l'antiracisme échanger leurs rôles comme dans une mise en abyme, la xénophobie se convertir en xénophilie et l'hétérophobie en hétérophilie, le racisme se décliner sous toutes ses formes jusqu'au « racisme sans races », l'antiracisme se scinder entre un « antiracisme universaliste, égalitaire/assimilationniste et mixophile », qui vise à éradiquer les différences et définit le racisme comme l'absolutisation de ces différences, et un « antiracisme différentialiste et hétérophile », qui érige les différences en valeurs intrinsèques et définit le racisme comme la volonté de les faire disparaître, après avoir appris de surcroît que « la critique de l'ethnocentrisme peut constituer un moment constitutif de l'argumentation raciste », ou que « l'antiracisme mixophile n'en pense pas moins racialement, favorisant le retour inattendu du mythe du sang par son apologie du métis ou du "sang-mêlé" », en sorte que « la norme "antiraciste" de déracialisation suppose la même vision raciale de l'humain et du social que son "autre", le racisme, vision qu'elle ne fait guère que renverser », le lecteur, saisi de vertige, risque fort de se perdre ou d'avoir le sentiment d'avoir manqué un virage.

On oppose parfois le racisme (théorie normative et prescriptive) au « racialisme » (théorie descriptive, évaluative et explicative). Disons plutôt que, pour aborder pareil sujet, la première des choses consiste à bien distinguer les théories d'un côté, dont l'étude relève de l'histoire des idées, et de l'autre les attitudes et les comportements, dont l'étude relève de la sociologie et de la psychologie. Les premières n'ont plus guère d'adeptes aujourd'hui, sinon dans des milieux marginaux[2], mais elles ont l'avantage de pouvoir êtres circonscrites assez aisément. Les seconds sont au contraire omniprésents, mais posent d'insurmontables problèmes de définition.

Les théories racistes sont des théories qui, soit postulent qu'il existe entre les races des inégalités telles qu'on pourrait distinguer des races globalement « supérieures » et « inférieures », soit que la valeur d'un individu se déduit entièrement de son appartenance raciale, soit encore que le fait racial constitue le facteur explicatif central de l'histoire humaine. Ces trois postulats peuvent soutenus en même temps ou séparément. Ils sont faux tous les trois. Si les races existent bel et bien et divergent par rapport à tel ou tel critère statistique isolé, il n'y a pas entre elles de différences qualitatives absolues. Il n'existe d'autre part aucun paradigme surplombant l'espèce humaine qui permettrait de les hiérarchiser

globalement. Il est clair, enfin, qu'un individu vaut d'abord par les qualités qui lui sont propres. Le racisme théorique n'est pas une maladie de l'esprit, engendrée par le préjugé ou la superstition « prémoderne ». C'est une doctrine erronée, historiquement datée, qui trouve son origine dans le positivisme scientiste, selon lequel on peut « scientifiquement » mesurer dans l'absolu la valeur des sociétés humaines, et dans l'évolutionnisme social, qui tend à décrire l'histoire de l'humanité comme une histoire unitaire divisée en « stades » correspondant aux différentes étapes du « progrès » (certains peuples seraient, provisoirement ou définitivement, plus « avancés » que d'autres).

Il y a par ailleurs une autre forme de racisme. C'est celle qui consiste à déclarer les différences de groupes entre les hommes inexistantes, superficielles ou sans importance. On ne stigmatise plus l'Autre, on dit seulement que cet Autre n'existe pas, qu'il n'est en définitive que le Même. Ce racisme-là se pare souvent du masque de l'« antiracisme ». Plus pervers, il n'en aussi que plus dangereux.

Le racisme au sens sociologique est plus nébuleux. Taguieff le définit comme « toute conduite de mise à l'écart avec le signe de la permanence ». Mais on peut « mettre à l'écart » pour bien des raisons, lesquelles ne relèvent pas toujours du racisme. Or, c'est dans ce domaine que le flou est le plus général, et les usages polémiques du terme les plus fréquents. En toute rigueur, le « racisme » de comportement est une attitude de méfiance ou d'hostilité irraisonnée, souvent instinctive et spontanée, envers ceux qui appartiennent (ou qu'on croit appartenir) à une autre race. Cette méfiance ou cette hostilité n'a évidemment pas besoin d'être « théorisée » pour se manifester. Ce n'est qu'une forme parmi d'autres d'altérophobie ou d'hétérophobie, c'est-à-dire d'allergie à l'Autre-que-nous. De telles réactions de rejet s'enracinent dans des réflexes très probablement acquis au cours de l'évolution : dans des conditions « naturelles » de vie, il est prudent de considérer comme une menace potentielle ce qu'on connaît pas (étranger rime avec danger), cette prudence se muant aisément en une hostilité confortée par l'ethnocentrisme[3]. Le racisme sociologique va toutefois au-delà. Les « racistes », en général, ne sont pas seulement des gens qui n'aiment pas les gens d'une autre race, ce sont des gens qui n'aiment rien de ce qui ne leur ressemble pas. Un tel sentiment est indépendant de l'appartenance sociale ou du niveau d'éducation[4].

Deux erreurs sont en outre à éviter quand on parle de racisme. La première est l'anachronisme. Parler de « races inférieures » à une époque où cette expression fait partie du langage courant n'a pas le même sens qu'en parler à l'époque où l'« antiracisme » dogmatique tient le haut du pavé. Jusqu'à une époque récente, l'inégalité des races était tenue pour une évidence. C'est ce qui explique que des hommes aussi différents que Jules Ferry, Paul Broca, Charles Richet[5] ou Léon Blum aient pu parler de « races inférieures ». Selon le contexte et l'époque, le mot « race » n'a lui-même pas toujours eu le même sens (il n'a pas évidemment pas la même portée chez Corneille, Balzac, Vacher de Lapouge, Gustave Le Bon, Alexis Carrel ou Charles Péguy). La relecture des discours, des œuvres littéraires ou philosophique du passé pour y rechercher des traces de « racisme » relève de l'anachronisme soupçonneux et de l'indignation rétrospective. Elle conduit immanquablement à des interprétations erronées.

La seconde erreur consiste à tenir pour « raciste » le simple fait de considérer qu'il existe des groupes humains génétiquement différenciés auxquels on peut donner (ou ne pas donner) le nom de « races ». « La race ne fait pas le racisme », écrit Taguieff (p. XXIX). Dire que l'espèce humaine s'est diversifiée au cours de l'évolution en populations qui possèdent certains traits génétique distincts est une simple constatation, qui n'implique aucun jugement

de valeur. Ce n'est évidemment pas qu'une affaire de peau – l'étude des races a beaucoup évolué depuis l'approche typologique du XIXe siècle ! –, puisqu'en médecine légale on peut aussi bien identifier l'appartenance ethnique par l'examen du squelette ou celui de l'ADN. Dans son livre *L'humanité au pluriel*, Bertrand Jordan souligne que « les différences génétiques entre groupes humains existent » et qu'elles « sont ancrées dans l'histoire déjà longue de l'humanité ». Le fait est que depuis le premier séquençage du génome humain (2001), les travaux se sont multipliés sur les marqueurs génétiques qui identifient des appartenances de groupes. La diversité humaine n'est donc pas seulement individuelle, mais aussi collective, la prise en compte de ces pools génétiques – qui ne sont ni des « essences » ni des « obstacles infranchissables » – permettant de retracer la phylogénie des populations humaines. A partir de là, certains chercheurs tiennent à conserver le mot « race », d'autres non, ce qui n'a finalement pas une grande importance : le « débat sur les races » est finalement plus affaire de sémantique que de biologie moléculaire ou de génétique des populations[6].

Il n'y a donc rien de raciste à constater que les races existent, pas plus qu'il n'y a de sexisme à reconnaître l'existence des sexes. Le parallèle s'impose, en revanche, entre la posture « antiraciste » qui s'imagine faire disparaître les races en interdisant d'employer le mot qui les désigne et l'idéologie du genre qui postule que les sexes ne sont que des « constructions sociales » auxquelles ne correspond aucun donné objectif dans la réalité. (La seule différence étant évidemment que les sexes ne se « métissent » pas »). L'idée sous-jacente est que lutter contre le racisme implique de nier l'existence des races, tout comme lutter contre le sexisme conduirait à nier l'existence des sexes. « La dénégation des différences (de race, de sexe ou de catégorie sociale), remarque Nathalie Heinich, repose sur un raisonnement implicite : toute différence impliquerait forcément une discrimination. C'est là la classique confusion entre similitude et égalité »[7]. « Affirmer que *Homo sapiens* […] a évolué de façon relativement autonome dans différentes parties du globe et s'est peu à peu diversifié en sous-espèces, ou variétés, ou – pardon ! – races différentes, écrivent de leur côté Nancy Huston et Michel Raymond, ce n'est pas une opinion, encore moins un décret politique, c'est une simple réalité »[8].

Face au racisme sociologique qu'il prétend combattre, l'antiracisme contemporain a toujours hésité entre plusieurs stratégies. Doit-il faire l'éloge des différences ou prêcher l'indifférence aux différences ? Doit-il prôner le respect des cultures ou magnifier l'unité de l'humanité ? Favoriser le métissage ou respecter les prescriptions endogamiques que certains peuples se sont toujours appliqués à suivre ? L'égalité doit-elle se confondre avec la mêmeté ? Les individus doivent-ils être identiques (ou considérés comme tels) pour avoir les mêmes droits ? Ces dilemmes, bien étudiés par Pierre-André Taguieff et ses collaborateurs, n'ont évidemment fait que s'approfondir dans un climat marqué par les débats autour du « populisme », du « communautarisme » et de l'immigration.

Une chose est sûre : cet antiracisme, qui se veut essentiellement pédagogique (l'« apprentissage de la tolérance »), n'a jamais fait reculer le racisme[9]. La France n'est pas l'Afrique du Sud, et Harlem Désir n'est pas Martin Luther King ! L'idée que le « racisme » se recycle, se transforme, se renouvelle, revêt des « habits neufs », prend de « nouvelles formes », etc., s'est en revanche révélée une porte ouverte à tous les procès d'intention. L'accusation de « racisme », variante du « point Godwin », est devenue un « référent horrifiant », une menace incapacitante, qui vise à bâillonner, empêcher, culpabiliser, désarmer toute critique, faire taire définitivement. En faisant de cette accusation un « usage polémique destiné à disqualifier, à désigner des coupables, voire à les criminaliser » – dont Taguieff écrit

encore que « rien n'est plus éloigné d'un examen critique ou d'une discussion scientifique » –, l'antiracisme devient terroriste puisqu'il peut délégitimer sans preuves, au moyen d'une simple étiquette. Sous couvert d'antiracisme s'est ainsi mis en place une mécanique de stigmatisation soupçonneuse qu'Alain Finkielkraut n'a pas hésité à décrire comme le totalitarisme du XXe siècle. Taguieff, lui, va jusqu'à parler des « conséquences indésirables d'un antiracisme devenu machine à exclure, à salir et à tuer socialement ». Il ajoute que l'antiracisme peut devenir un racisme inversé, quand il stigmatise une partie de la population en lui imputant des opinions infâmes. Et il le fait d'autant plus, comme l'a écrit le député belge Alain Destexhe, qu'il « ne peut se résoudre à la disparition de l'ennemi qui justifie son existence subventionnée »[10].

L'« antiracisme » actuel n'en en réalité que deux fonctions réelles. La première est de désarmer toute critique de l'immigration. La rhétorique antiraciste, telle qu'on l'entend tous les jours, portée par les médias et les lobbies, a fondamentalement pour but de faire croire que toutes les critiques de l'immigration sont inspirées par le « racisme ». Quiconque critique l'immigration est accusé de « racisme », quiconque veut faire preuve d'« antiracisme » doit au contraire plaider pour la suppression des frontières (ce que l'on pourrait appeler le « fétichisme de l'Ouverture »).

Cette thèse est parfaitement mensongère, car ce n'est pas le racisme qui conduit à critiquer l'immigration, mais bien plutôt l'immigration qui, malheureusement, suscite des réactions racistes, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

La critique d'une immigration jugée trop rapide, trop massive ou nuisant à la vie commune de populations trop différentes peut être elle-même soumise à la critique. Mais elle n'est pas intrinsèquement raciste. Les gens qui expriment un sentiment négatif à l'idée que la population de leur pays soit remplacée par une autre, dans laquelle ils ne se reconnaissent pas, n'est pas nécessairement inspirée par le racisme. Ce sentiment peut aussi s'enraciner dans l'habitude, dans le patriotisme, dans le fait de se sentir devenir soi-même étranger au milieu humain ou au « paysage social » que l'on habite. Le désir d'homofiliation physique, c'est-à-dire le « désir d'avoir une descendance à la ressemblance de son ascendance » (Taguieff), n'est pas non plus synonyme de racisme, pas plus que ce n'est du racisme de considérer que les individus ne sont pas interchangeables ou substituables les uns aux autres, ni de désirer que les cultures et les pays conservent des personnalités différentes, sans devenir toutes plus ou moins identiques. Et il en va de même de l'islamophobie, qui est assurément une sinistre bêtise, mais dont on ne peut faire l'économie d'examiner les causes[11].

La seconde raison d'être de l'« antiracisme » est de dissimuler le ralliement au système capitaliste qui a été le fait, ces dernières décennies, de toute une génération de « repentis ». L'antiracisme a remplacé l'anticapitalisme comme la lutte-contre-toutes-les-discriminations a remplacé la lutte des classes. On dénonce d'autant plus les « discriminations » d'origine ontologique (sexisme, racisme, fanatisme religieux) qu'on s'accommode fort bien des inégalités économiques et sociales bien concrètes dues à l'exploitation du travail vivant par la logique du profit. L'antiracisme fonctionne de ce point de vue comme paravent d'un ralliement au système. Allant de pair avec la réduction du politique à la « morale » (celle de l'idéologie des droits de l'homme), il constitue un écran, un rideau de fumée. Robert Redeker parle à juste titre de « prothèse destinée à donner une illusion qui comble le vide politique ». L'antiracisme, écrit-il, « crée dans l'âme des naïfs et des rêveurs l'illusion que continuent d'exister des concepts, des analyses, des projets et des combats politiques, alors que toutes ces choses ont été jetées par-dessus bord ». « A l'insu de tous et de chacun, ajoute-t-il, la gauche

s'est dissoute dans l'antiracisme. Les mots "racisme", "antiracisme", "immigré", "sans-papiers" remplissent toutes les pages du quotidien communiste *L'Humanité*, alors qu'il y a trente ans cet honneur était réservé au mot "prolétaire" »[12]. Si les immigrés ont remplacé le prolétariat, l'ennemi n'est évidemment plus le capitalisme (qui pourtant exploite aussi les immigrés), mais le « racisme ».

Dans le passé, lorsque s'engager revenait à accepter de vivre dangereusement, l'antiracisme a pu être chose risquée. Ceux qui ont combattu la ségrégation aux Etats-Unis ou l'apartheid en Afrique du Sud en ont su quelque chose. Aujourd'hui, l'antiracisme est non seulement devenu sans risques, mais il est même extrêmement profitable, puisque l'adhésion au discours « antiraciste », désormais relayé dans tous les médias, tous les établissements scolaires, tous les services de l'Etat, tous les rouages du *show business*, confère un brevet de respectabilité et constitue un certificat d'allégeance à l'idéologie dominante.

Etant admis que l'antiracisme peut aussi bien porter à supprimer les différences qu'à les exalter, la question se pose enfin de savoir ce qu'il faut penser du « différentialisme » (dont nous avons toujours été les défenseurs). Il y a de toute évidence un antiracisme différentialiste, représenté notamment par Claude Lévi-Strauss ou Robert Jaulin, mais qui peut aussi s'inspirer de l'œuvre du philosophe néomarxiste Henri Lefebvre, dont le *Manifeste différentialiste* (1970) présente l'histoire de l'humanité comme un « combat titanesque entre pouvois homogénéisants et capacités différentielles ». Pierre-André Taguieff pense cependant qu'il existe aussi un différentialisme raciste, qu'il définit comme fondé, non sur l'inégalité, mais sur « l'essentialisation et/ou l'absolutisation de la différence intergroupale » et, corrélativement, sur la hantise du métissage ou « mixophobie »[13]. Il en déduit que l'exaltation des différences peut aussi bien amener à justifier l'apartheid qu'à présenter l'« attitude mixophobe comme une obligation morale ». Que lui répondre ?

Taguieff n'a pas tort de dire qu'interroger la notion de « différentialisme » soulève une série de problèmes qui convergent dans cette question fondamentale : « Comment penser le genre humain ? Comment penser en même temps son unité et sa diversité interne, à tous les niveaux où elle se manifeste ». Notre réponse à cette question est que l'unité n'est pensable qu'à partir de la diversité, et sur la base de celle-ci, et non l'inverse. Ce qui revient à dire que l'on appartient à une culture donnée avant d'appartenir au genre humain, non d'un point de vue chronologique, mais parce que l'appartenance première est la condition même de la seconde. L'universel s'atteint à partir de (au travers de, sur la base de) la singularité. Il faut donc le (re)définir, « non pas par négation, mais comme approfondissement de notre propre singularité » (Hegel). Taguieff d'ailleurs écrit lui-même : « On peut soutenir que l'accès à l'universel n'est possible qu'à travers le particulier » (p. 469).

Deuxième question : comment ne pas verser dans l'essentialisation et/ou l'absolutisation ? Là encore, la réponse nous paraît s'imposer dès lors qu'on prend conscience qu'il n'y a de différence que relative : on ne diffère jamais que *par rapport à*. S'il n'y a plus de comparaison possible, si la différence s'érige en essence ou en absolu, elle disparaît du même coup : *il n'y a pas de différence absolue*. Pour le dire en termes plus philosophiques, le différentialisme s'inscrit dans une perspective ontique (relative à l'étant), non dans une perspective ontologique (relative à l'Etre). C'est bien pourquoi, dans notre conception des choses, le différentialisme s'oppose d'un même mouvement à l'individuo-universalisme abstrait et au pur « tribalisme identitaire » relevant de la métaphysique de la subjectivité, s'affirmant ainsi porteur d'une vision non ethnocentrique de la diversité humaine. Cette position d'hétérophilie, qui s'inspire aussi de Martin Buber, est aux antipodes de toute attitude d'« exclusion » ou

d'« enfermement communautaire ». Elle signifie qu'une « vision ontologique de la diversité culturelle, postulant l'existence de frontières infranchissables entre "cultures" », n'est qu'une absurdité.

Nous serons donc ici en désaccord formel avec Taguieff lorsque celui-ci écrit qu'« il n'est pas de vision différentialiste des groupes humains sans essentialisation de ces derniers », sans jamais expliquer en quoi cette « essentialisation » serait un préalable obligé de la reconnaissance des différences. Non seulement le différentialisme – voire ce que Taguieff appelle la « sacralisation » ou le « culte de la diversité » – n'implique aucunement l'essentialisation, mais il la rejette expressément. C'est une vision *pluraliste*, qui s'accorde parfaitement avec ce point de vue de John Stuart Mill dont Taguieff fait lui-même l'éloge : « De même qu'il est utile, tant que l'humanité est imparfaite, qu'il y ait des opinions différentes, il est bon qu'il y ait différentes façons de vivre et que toute latitude soit donnée aux divers caractères, tant qu'ils ne nuisent pas aux autres, et qu'il est donné à chacun d'éprouver la valeur des différents genres de vie »[14].

Quant au métissage, que Kant estimait n'être « pas profitable au genre humain » – alors que pour Gobineau, « il serait inexact de prétendre que tous les mélanges sont mauvais et nuisibles » ! –, on ne peut que constater qu'il s'inscrit aujourd'hui dans une perspective « mélangiste » allant bien-delà des races et des cultures, et dont l'objectif semble être l'extension planétaire de l'idéologie du Même. Soutenue par le patronat[15] et par des hommes politiques de droite ou de gauche[16], la doctrine du « métissage salvateur » fait du métissage, non plus un choix individuel, mais un programme (et donc un devoir) collectif. Elle relève donc clairement d'une idéologie mélangiste qui veut, en tous domaines, effacer les distinctions, les limites et les frontières. Taguieff relève lui-même que cette « mixophilie normative » caractéristique de la « néo-religion du métissage salvateur » est paradoxalement contradictoire de l'éloge de la « diversité », ce qui engendre « l'un des principaux dilemmes de l'antiracisme contemporain : norme du mélange des populations *versus* norme de la préservation des différences ou des identités culturelles » (p. 1153). Dans pareil climat, on ne s'étonne plus de voir tenus des propos funambulesques, tels ceux de l'essayiste franco-tunisien Mehdi Belhaj Kacem, selon qui « la couleur noire est à la fois une construction culturelle à déconstruire [sic] et une identité que l'on peut revendiquer avec fierté »[17].

Par une curieuse coïncidence, le *Dictionnaire historique et critique du racisme* est paru au moment même où le gouvernement français décidait de rayer le mot « race » de tous les documents officiels. La France avait déjà refusé les statistiques ethniques, telles qu'elles sont couramment employées dans plusieurs autres pays, notamment aux Etats-Unis. La décision grotesque de supprimer le mot « race » des documents officiels répond à la promesse faite par François Hollande le 12 mars 2012, devant un parterre de Français d'outre-mer : « Il n'y a pas de diversité des races [sic] […] Il n'y a pas de place dans la République pour la race. Et c'est pourquoi je demanderai au lendemain de la présidentielle au Parlement de supprimer le mot "race" de notre Constitution » – une Constitution, rappelons-le, dont l'article 1er stipule que la République française « assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion »…

Cette décision a été prise par les députés le 16 mai 2013, suite à l'adoption d'une proposition de loi dont le texte dispose que la République française « interdit et condamne le racisme », mais « ne reconnaît l'existence d'aucune prétendue race ». Il y a donc désormais toujours du racisme, mais il n'y a plus de races, ce qui revient à redéfinir l'« incitation à la haine raciale » comme une incitation à la haine de quelque chose qui n'existe pas ! On ne voit

plus très bien, dès lors, en quoi peut bien consister le « métissage » ou la « promotion de la diversité » – ni d'ailleurs en quoi les « minorités visibles » peuvent encore être déclarées… visibles.

Alain de BENOIST

Pierre-André Taguieff (éd.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, PUF, XLII + 1964 p., 49 €.

1. Il y a aussi une entrée « Nouvelle Droite », traitée avec objectivité par Jean-Yves Camus (pp. 1285-1289).

2. Taguieff rappelle aussi qu'en France, « où pourtant la pensée raciale a été fort bien représentée depuis le début du XIX[e] siècle (Virey, Courtet de l'Isle, Gobineau, etc.), les synthèses eugénico-racistes n'ont donné lieu à aucun mouvement social et politique significatif, et les théoriciens prônant un sélectionnisme racialiste, comme Vacher de Lapouge et ses rares disciples (Martial, Montandon), sont restés marginaux » (p. XXIII).

3. La théorie de l'évolution montre que les comportements coopératifs prévalent toujours plus spontanément et massivement à l'intérieur des groupes qu'entre les groupes. Sur les origines évolutionnaires de l'ethnocentrisme, cf. par exemple Irenäus Eibl-Eibesfeldt, *Wider die Misstrauensgesellschaft. Streitschrift für eine bessere Zukunft*, Piper, München 1994 (chap. 4 : « Wir und die anderen: Territorialität, Gruppenbildung, Xenophobie und Ethnizität », pp. 101-116). Claude Lévi-Strauss a pour sa part souligné la différence entre le racisme et l'ethnocentrisme, jugeant ce dernier à la fois universel et légitime jusqu'à un certain point.

4. Bien que nombre d'auteurs répètent pieusement que les gens sont d'autant moins racistes qu'ils sont plus intelligents ou mieux éduqués, une enquête récente, réalisée auprès de 20 000 personnes par des chercheurs de l'Université du Michigan, montre très exactement le contraire : les gens les plus intelligents et les plus instruits sont tout aussi « racistes » que les autres. Les résultats de cette enquête ont été présentés le 11 août 2013 au congrès annuel de l'American Sociological Association à New York.

5. Républicain libéral et dreyfusard, Charles Richet fut aussi un ardent militant eugéniste et sélectionniste. En 1912, il fit partie des fondateurs de la Société française d'eugénique, qu'il présida de 1920 à 1926.

6. C'est ainsi que Bertrand Jordan peut écrire que « les races humaines au sens strict n'ont pas d'existence biologique », tout en soulignant que « l'analyse de l'ADN permet néanmoins de définir des groupes d'ascendance au sein de l'espèce humaine » (*L'humanité au pluriel*, Seuil, Paris 2008, p. 188). Le nom que l'on donne à ces « groupes d'ascendance » n'est donc pas décisif. Pour un bon exposé des points de vue en présence, cf. Gianfranco Bondi et Olga Rickards, « The Scientific Fallacy of the Human Biological Concept of Race », in *The Mankind Quarterly*, été 2002, pp. 355-388 ; J.W. Jamieson, « The Reality of Race: Contra Biondi and Rickards », ibid., pp. 389-412. Cf. aussi Emilie Rauscher, « Penser diversité plutôt qu'uniformité », in *Science et vie*, juin 2013, pp. 107-118. L'auteur souligne que « la véritable diversité humaine est bien plus profonde, riche et subtile que celle issue de concepts inégalitaires dépassés » (p. 113).

7. Nathalie Heinich, « Six naïvetés à propos du mot "race" », in *Libération*, 26 juillet 2013.

8. Nancy Huston et Michel Raymond, « Sexes et races, deux réalités », in *Le Monde*, 18 mai 2013.

9. Une enquête réalisée aux Pays-Bas auprès de 1440 élèves de dix écoles du pays a même révélé que « les enfants à qui l'on donne des cours d'antiracisme à l'école ont davantage tendance à être intolérants hors de leur classe » ! Les résultats de cette enquête ont été publiés en avril 2013 dans la *European Sociological Review* (Hidde Bekhuis, Stijn Ruiter et Marcel Coenders, « Xenophobia among Youngsters. The Effect of Inter-Ethnic Contact », pp. 229-242).

10. Alain Destexhe, *La Libre Belgique*, 24 août 2013.

11. Tous les sondages d'opinion attestent de la montée en force d'un sentiment de rejet ou d'hostilité à l'islam qui a aujourd'hui pris une ampleur extraordinaire : près des trois-quarts des Français disent avoir une image négative de l'islam. On notera que les arguments déployés en faveur de l'islamophobie ressemblent à s'y méprendre à ceux naguère mis au service de la judéophobie.

12. Blog de Robert Redeker, texte mis en ligne le 10 août 2013.

13. Taguieff rattache très justement la « mixophobie » à une « hantise de la souillure ». On est surpris néanmoins qu'il ne fasse jamais mention de la force avec laquelle cette hantise s'exprime dans la Bible hébraïque, laquelle ne se contente pas de proscrire le mariage mixte, mais interdit toutes sortes de mélanges de catégories, de matières ou d'objets, en rapport précisément avec les notions de « pur » et d'« impur ». La courte entrée « Bible » du *Dictionnaire* (pp. 207-211), rédigée dans un style apologétique par Shmuel Trigano, est également muette sur ce point.

14. John Stuart Mill, *De la liberté* [1859], Gallimard, Paris 1990, pp. 146-147.

15. Laurence Parisot défendait récemment l'immigration en ces termes : « Restons un pays ouvert, qui accueille de nouvelles cultures et profite du métissage » (*Le Figaro*, 16 avril 2011). « Profiter » est un mot que connaît bien le patronat. Le fétichisme de l'Ouverture est quant à lui parfaitement en phase avec la doctrine libérale du « laisser faire, laisser passer ».

16. Nicolas Sarkozy n'a pas hésité à présenter le « métissage » comme un objectif à atteindre, fût-ce par des méthodes « contraignantes ». Le 17 décembre 2008, il déclarait à l'Ecole Polytechnique : « L'objectif, c'est de relever le défi du métissage que nous adresse le XXIe siècle. Ce n'est pas un choix, c'est une obligation. C'est un impératif ! […] Nous devons changer, alors nous allons changer. On va changer partout en même temps […] Et on va se mettre des obligations de résultat ! »

17. *Philosophie Magazine*, février 2013, p. 31.